

## Le lecteur impuni

### 9. Le lieutenant Poirier

Julien Gracq, *Manuscrits de guerre*, deux textes inédits, avant-propos de Bernhild Boie, Paris, José Corti, 2011, 247 p.

Robert Lévesque

---

Volume 52, numéro 4 (292), juin 2011

À lire (avant de mourir)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64949ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Lévesque, R. (2011). Le lecteur impuni : 9. Le lieutenant Poirier / Julien Gracq, *Manuscrits de guerre*, deux textes inédits, avant-propos de Bernhild Boie, Paris, José Corti, 2011, 247 p. *Liberté*, 52(4), 103–108.

## 9. LE LIEUTENANT POIRIER

Julien Gracq, *Manuscrits de guerre*, deux textes inédits, avant-propos de Bernhild Boie, Paris, José Corti, 2011, 247 p.

Ce sont deux cahiers d'écolier, l'un rouge et l'autre vert, le rouge étant légèrement plus rempli (77 pages noircies d'une écriture minuscule et appliquée) que l'autre (66 pages), et dans lesquels, de la même calligraphie régulière, sans trop de ratures ni biffures, un soldat français de 30 ans nota et décrivit les mouvements épars et surtout l'*attente*, une attente faite d'angoisse et d'une sourde euphorie mal entremêlées, d'un restant de bataillon qui pataugeait le long de la frontière belge, en mai 1940. Durant cet épisode, un *prologue*, que les historiens de la Seconde Guerre mondiale retinrent sous le nom de la « drôle de guerre », se déroula pour lui et ses hommes, comme avancent des somnambules, une courte période (faite de trois longues semaines) d'inaction et de désorientation de plusieurs centaines de bidasses (les « poilus » de 40) guettant l'arrivée imminente des « Boches »...

Ce soldat de 30 ans tenait à rendre compte de la vraie guerre qui les attendait, de cette armée allemande du chancelier Hitler qui approchait après avoir traversé les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg... Certains soirs, notera-t-il, ils entendaient dans le vent salin des éclats de voix, des cris, des rires, et quelques rares

sifflements de tirs d'obus, mais jamais ne le voyait-il encore en face cet Ennemi, l'Allemand. Jusqu'au matin du 2 juin 1940, quand, terré avec ses camarades dans une cave, ce soldat aurait crié en leur nom : « Ne tirez pas. Nous nous rendons. »

Le militaire se faisant rétrospectivement scribe y décrivait *sa* drôle de guerre qui allait mener le monde *face au pire*, au pire des drames. De retour de captivité, il avait réuni ses souvenirs et jeté ses phrases sur le papier quadrillé de ces cahiers d'écolier ornés en couverture de l'image d'un guerrier à cheval. C'était un ancien élève d'Alain, devenu un jeune agrégé, professeur d'histoire et de géographie et nommé à Quimper. Sur la page cartonnée de ses cahiers, au-dessus de l'idée de conquête que représente un cavalier romain hissant haut son fanion, sa bête bien cambrée aux pattes avant dressées pour l'assaut, image qui n'était cependant qu'une marque de fabrique (Le Conquérant), puisqu'il s'agissait de cahiers ramassés dans une armoire de son lycée, il avait écrit « Souvenirs de guerre » puis « Récit », et il avait abrégé sa signature : L. Poirier. Il avait mis un trait de crayon sous les titres et sous son nom, placé en haut à droite sur les deux cahiers.

C'était le lieutenant Louis Poirier, un officier chef de section au 137<sup>e</sup> régiment d'infanterie qui avait été détaché en Lorraine avec ses hommes ; ils allaient passer cette drôle de guerre dans des cantonnements divers au pied des côtes de Moselle et dans le Boulonnais, puis ils allaient se déplacer vers la frontière belge, attendre, craindre, s'ennuyer, attendre encore, se saouler, dormir, rigoler, attendre, avancer sans ordre, se désorganiser à vue, manger des tonneaux de patates bouillies, écouter des chansons « idiotes » d'Alibert (« Dans ma péniche, au pont de Saint-Cloud ») et de Tino Rossi (« Tchi-tchi ») giclant d'un phonographe réquisitionné chez l'habitant, boire, chanter à tue-tête, schlinguant la sueur sale et la pisse comme des petits-fils d'Ubu qui ne se lavaient jamais, et ne pas tirer un seul coup... de fusil. Le lieutenant Poirier notait tout, en fait il *nota* tout, après la galère..., revenu dans le civil, redevenu prof. Souvenirs de guerre, en effet, si l'on peut dire « guerre »...

Dans ces deux cahiers, si le premier présente des « Souvenirs », le second est titré « Récit », mais la matière factuelle, atmosphérique et humaine est absolument la même, ces quelque 21 jours de mai 1940 dans cette bulle bidasso-surréaliste qui se gonfla d'absurde avant ce qui deviendra de l'Histoire avec une grande hache (salut Perec, il perdure ton joli mot...). C'est-à-dire, pour ce qui leur restait d'armée comme

pour tous les Français, la Retraite, la Déroute, la Débâcle, l'Exode, « la confuse errance », note dans son cahier le lieutenant L. Poirier, puis l'Armistice de Pétain, la Résistance, l'Affiche rouge, le rutabaga et tutti quanti (tout le contraire des actions d'un Conquérant), jusqu'à la fuite des collabos petits et gros vers Sigmaringen et la Libération du bar du Ritz par Hemingway, et incidemment celle du Grand Paris, en grande pompe (« Paris outragée, Paris libérée »), par celui que Churchill nommerait, dans le tome II (« L'heure tragique ») de ses *Mémoires*, « le Connétable de France »...

Ce dénommé Louis Poirier, alors, mais ses hommes ne le savaient sûrement pas, et qui l'aurait su d'ailleurs à part l'éditeur-libraire corse José Corti et quelques-uns des clients de son commerce de la rue de Médicis, avait publié en 1938, sous le beau nom de plume de Julien Gracq (pour Julien Sorel et les Gracchus, antique famille romaine de généreux généraux), un récit apparemment d'inspiration goethéenne (très *affinités électives*), mais qui avait la particularité, au-delà de la trame sentimentale, de donner au paysage, en l'occurrence celui de la Bretagne, un rôle majeur, une subtile force d'envoûtement. Le prof d'« histoire-géo » s'était fait écrivain : mais son *Au château d'Argol* n'avait connu qu'un tirage confidentiel. Une œuvre naissait, cependant, que la guerre interrompait.

Nous en étions donc là, jusqu'à il y a peu, nous les lecteurs admiratifs de Julien Gracq ; nous pensions que, après l'insuccès magnifique du *Château d'Argol* (toute grande œuvre littéraire débute par un insuccès qui, vous menant à La Pléiade — de son vivant pour lui —, vous laissera inconnu de la majorité de vos contemporains et des générations suivantes), il lui avait fallu sept ans pour livrer son deuxième récit, *Un beau ténébreux*, une histoire de marivaudage automnal, lent et triste, dans une station balnéaire dont les plages, les ciels de mer, les embruns matinaux comme les embrouilles nocturnes étaient tissés au point d'une perfection totale de l'art de la prose. Du Rohmer grave, d'avant le Rohmer léger. De l'intelligence. Un chef-d'œuvre. Alors, d'un récit l'autre, pour une entrée magistrale en littérature, il y avait eu sous la signature de Julien Gracq la Bretagne d'un manoir juché sur un éperon rocheux qui dominait une forêt au parfum de cauchemar, puis cette Bretagne de bord de mer d'une morte-saison se passant dans une attente imprécise... Une œuvre continuait, que la guerre n'avait qu'interrompue.

Entre ces deux livres, mobilisé en 1940, Louis Poirier, savait-on, avait été fait prisonnier par les Allemands dans un stalag de Silésie

dont il avait été libéré après quelques mois pour raisons de santé (on le croyait tuberculeux), et il avait pu reprendre son métier de professeur d'« histoire-géo » à Amiens, à Angers, puis à Paris en 1947 au lycée Claude Bernard pour un fameux bail, y enseignant durant 23 ans jusqu'en 1970 (et l'un de ses étudiants est aujourd'hui mon éditeur, Pascal Assathiany, qui me dit garder — du professeur Poirier — un souvenir lointain, diffus).

Or, voici que, extraits du fonds Gracq de la Bibliothèque nationale de France, les éditions José Corti publient au début de l'an 2011 (quatre ans après la mort du grand écrivain, célibataire décédé à 97 ans dans la maison paternelle de Saint-Florent-le-Vieil en Maine-et-Loire) ces deux cahiers d'écolier noircis par celui qui fut jadis le lieutenant L. Poirier. L'événement est de grande importance pour tous les « gracquistes ». Il y a là d'abord une matière discrètement autobiographique sur sa vie de soldat (ce que Gracq n'a jamais exploité directement), puis on y trouve en quelque sorte un laboratoire d'écriture, un processus de littérature plutôt, car ces deux textes, les « Souvenirs » et le « Récit », se profilent et s'éclairent, se juxtaposent, et nous montrent comment le grand prosateur (l'un des plus grands de la littérature française de tous les temps) posait d'abord son écriture née de l'observation directe pour ensuite, dans ses récits, ses romans et ses essais, s'en éloigner, distancer les faits, les sarcler, les mettre en question, tout décanter pour en saisir une essence enfouie et sublimée.

« Souvenirs de guerre », écrit au « je », est en quelque sorte un journal, mais on comprend vite, on devine qu'il n'a pas été écrit au jour le jour, malgré les datations. C'est cependant le récit le plus proche possible de ce qui a pu se passer dans cette *attente*, lors de cette *drôle de guerre*. La première entrée est du 10 mai, le bataillon à Winnezele : « À quatre heures moins le quart le matin : je m'éveille dans ma chambre à carreaux rouges. Quel bruit ! La D.C.A. tire vraiment beaucoup plus fort que d'habitude — n'arrête pas. Partout des vrombissements de moteur. Des mitrailleuses maintenant crachent tout près dans les champs, autour de moi insistent. Il y a dans la persistance de ce fracas quelque chose d'insolite, ce matin. » Bernhild Boie, qui présente ces textes anciens (c'est elle qui a dirigé les deux tomes de La Pléiade), note avec raison qu'il n'y a là aucun recul, aucune maturation, que ces notes sont d'un observateur qui veut d'abord rester en prise directe sur la guerre.

Le 15 mai : « Un paysan hollandais vient traire des vaches et m'offre du lait. Délices. Le temps est radieux. Un océan de verdure tonnante — un petit vent tout gracieux dans les feuilles de peupliers. Perdus dans la nature, oui, parfaitement. À ma droite, à ma gauche, personne — ou très loin. Les murailles légères des peupliers nous enclosent. Quelle guerre bucolique ! Impossible que ça se passe mal dans un tel paradis. »

Le 24 mai : « Je me plaque contre le sol, essayant d'y faire adhérer, pénétrer par pression chaque centimètre de ma peau. Le visage surtout, que j'essaie d'imprimer dans la terre. Le bord du casque s'arc-boute bêtement en avant et l'arrière se soulève comme une soupape. J'essaie de faire glisser ma musette devant moi. Ah ! avoir au moins quelque chose, ne fût-ce qu'un bout d'étoffe, devant la tête. Derrière moi, je sens l'infinie longueur de mes jambes à découvert. Moment d'angoisse pure, de passivité absolue. De seconde en mortelle seconde, j'attends la prochaine rafale dans le crâne — trois, quatre minutes. J'ai tout le temps d'y penser. Impuissance absolue — rigoureusement rien à faire — qu'une subtilité dans l'immobilité qui me fait pénétrer le génie des cailloux, des minéraux. »

Même si dans l'entrée de ce 24 mai, jour si terrible sur la route entre Gravelines et Dunkerque, il note que « la littérature ne me lâche pas sur la ligne de feu », il demeure qu'il écrit là au plus près du réel, du vécu, avec cette seule distance *temporaire* du fait qu'il ne va remplir son carnet de ces « Souvenirs » qu'une fois revenu du front et du camp de prisonniers. Comment, pour nous ses lecteurs qui connaissons l'œuvre entière de cet écrivain portant sur l'illimité de la vie, ne pas trembler d'émotion devant son évocation du « génie des cailloux, des minéraux »...

Dans « Récit », le deuxième texte *déterré* aux Archives nationales, Gracq commence à l'emporter sur Poirier. Écrit au « il », un narrateur décrivant ce qui arrive au « lieutenant G. » (G. pour Gracq) et à sa troupe, ce texte est une première tentative de mise en littérature (de saisie de l'expérience à travers la force de la fiction) de la même matière, mais ramenée à l'échelle de deux jours, ceux du 23 et du 24 mai. On passe du *souvenir* au *récit*, l'écrivain travaille, car on sent bien que, dans ces pages, Julien Gracq (qui n'écrit pas là pour une publication : « elles n'ont jamais été destinées à nos yeux », avoue Bernhard Boie) tentait, en prenant appui sur l'*expérience*, de faire en sorte que quelque chose de cette guerre absurde, et bucolique et

dure, pouvait devenir *affaire de littérature*. Ce qu'il fera en effet, par la suite, hors ces carnets qu'il avait définitivement mis au tiroir...

Ce sera le sublimestime *Un balcon en forêt*, son quatrième livre qu'il n'écrira que dix-huit ans plus tard, en 1958 (sept ans après son Goncourt refusé pour *Le rivage des Syrtes*), un roman d'exception qui surplombe tout ce qui a pu s'écrire sur la « drôle de guerre ». Un roman justement *dégagé* de sa propre aventure vécue, un monde entièrement recréé, totalement écrit dans la *liberté grande* de la littérature, la forêt y remplaçant ce qui était la mer dans les carnets, cette mer qu'il sentait proche quand il avançait en mai 40 avec ses hommes ivres et dépenaillés sur les routes du Nord, vers Dunkerque, vers l'étrange défaite et leur prise en captivité.

Dans *Un balcon en forêt*, la route des Flandres n'est plus là, et le lieutenant Grange (un autre lieutenant G.) n'attend pas de rafale dans le crâne, il passe ses heures dans la tranquillité à peine inquiète d'un blockhaus perché au-dessus des arbres, à proximité de la frontière belge; le silence remplace les tirs de mitraillettes, et le vent les chansons de Tino Rossi; le silence de la forêt, comme celui de la mer, immobilise tout dans un temps suspendu, un permanent silence (le téléphone sera coupé) qui deviendra cependant oppressant, mais qu'il n'osera pas fuir. Le lieutenant Grange se contentera d'offrir à boire aux derniers de la colonne qui, enjouée mais hagarde, passe par là en montant vers la Belgique... Julien Gracq est alors en pleine possession de son art qui est de rendre la beauté comme la lourdeur du banal.

Il est maintenant essentiel à qui admire la prose de cet écrivain appliqué et génial de lire ces deux carnets estampillés « Le Conquérant », avec lesquels on mesurera quelle grande conquête cet écrivain a remportée en se battant pour la littérature, pour elle seule..., seule capable de nous faire pénétrer le *génie des cailloux*...